

Le témoignage de Jean le Baptiste
(Lc 3, 10-18)
Homélie du 3^{ème} dimanche de l'Avent C

Dans l'évangile que nous venons d'entendre, saint Luc nous rapporte les propos de Jean le Baptiste sur ce que devait accomplir le Messie tant attendu par le peuple d'Israël :

« Il tient à la main la pelle à vanner
pour nettoyer son aire à battre le blé
et il amassera le grain dans son grenier ;
quand à la paille, il la brûlera au feu qui ne s'éteint pas. »
(Lc 3, 17)

Jean s'inspire ici de la façon, dont à son époque, on s'y prenait pour séparer le grain de la paille. Après avoir disposé sur une aire, les grains de blé, on les battait avec un fléau pour les faire sortir de la paille qui les enfermait. Ensuite, on recueillait le résultat de ce battage dans de grands paniers en osier très plat, appelés « pelle à vanner » que l'on secouait vivement de haut en bas, afin que la paille puisse être emportée par le vent tandis que les grains de blé, plus lourds, retombaient dans la pelle à vanner. Jean, en affirmant que la paille sera brûlée au feu, assigne donc au Messie une double mission : non seulement séparer les méchants des justes mais encore détruire physiquement ces méchants.

Quant à lui, l'évangéliste Matthieu nous rapporte la première partie du témoignage de Jean le Baptiste que l'évangéliste Luc a omise :

« Déjà la cognée se trouve à la racine des arbres :
tout arbre qui ne produit pas de bons fruits
va être coupé et jeté au feu. »
(Mt 3, 10)

Et nous y retrouvons la même mission du Messie : séparer et détruire. Mais ne croyons pas que, pour Jean-Baptiste, cette destruction était celle de l'enfer dont l'existence n'est pas affirmée dans l'Ancien Testament. Pour lui, il s'agissait d'une destruction faite dès maintenant, dans ce monde-ci. De toute évidence, Jean-Baptiste attendait et annonçait un Messie justicier et vengeur. Un Messie qui allait détruire tous les pécheurs pour mettre en place un royaume d'Israël exclusivement constitué de justes fidèles à la Tôrah de Moïse. La meilleure preuve en est que, lorsqu'il apprit, dans sa prison, que Jésus, au lieu de détruire les pécheurs mangeait avec eux, qu'il prétendait « n'être pas venu appeler les justes à la conversion mais les pécheurs », qu'il ne voulait pas « éteindre la mèche qui fume encore », il s'est réellement demandé si Jésus était bien le Messie qu'il avait annoncé. C'est pourquoi, de sa prison, Jean a envoyé quelques-uns de ses disciples demander à Jésus : « Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? » (Mt 11, 3).

Au fond, nous rencontrons là deux conceptions du messianisme qui s'oppose depuis dans l'histoire de notre humanité. D'un côté, le messianisme de Jean qui sépare pour détruire, et de l'autre, le messianisme de Jésus qui fréquente pour convertir. Rappelons que le messianisme est la croyance en la venue d'un libérateur ou sauveur qui mettra fin à un ordre présent considéré comme mauvais et instaurera un ordre nouveau, dans la justice et le bonheur, soit de manière universelle, soit pour un groupe déterminé.

Le messianisme de Jean relève du messianisme de l'Ancien Testament qui est un messianisme terrestre et humain.

Un messianisme terrestre, parce qu'il attendait, dès ici-bas, la délivrance d'Israël de ses occupants romains ainsi que l'extermination physique des pécheurs, c'est-à-dire des non-observants de la Tôrah de Moïse, par la force et la violence, afin de permettre aux fidèles à cette Tôrah de vivre dans la justice et la paix. Jean-Baptiste relève du messianisme de l'Ancien Testament où nous trouvons encore, dans certains textes, des expressions de la haine du pécheur. C'est ainsi que le psaume 119 affirme : « *La fureur me prend devant les impies qui délaissent ta Tôrah.* » (v.53) ou encore : « *Je hais les cœurs partagés et j'aime ta Tôrah.* » (v. 113). C'est pourquoi Jésus nous enseigne que si Jean-Baptiste est le plus grand parmi les enfants des femmes, il n'empêche que le plus petit dans le Royaume des Cieux est plus grand que lui (Mt 11, 11).

Le messianisme de Jean est un messianisme terrestre mais aussi un messianisme humain parce qu'il met sa confiance uniquement dans les efforts de l'homme pour obtenir un ordre nouveau, même s'il semble se revendiquer de Dieu.

Effort de l'homme d'abord pour se transformer. Voyez quelle est la demande de ceux qui viennent trouver Jean-Baptiste : « Que devons-nous faire ? » et la réponse de Jean-Baptiste : « Celui qui a deux vêtements, qu'il partage avec celui qui n'en a pas ; et celui qui a de quoi manger, qu'il fasse de même ! ». Ce messianisme est convaincu que ce sont les efforts de l'homme sur lui-même qui peuvent le transformer. Comme si c'était en accrochant de bons fruits sur un arbre stérile qu'on pouvait le rendre fécond !

Effort de l'homme ensuite pour transformer le monde. Et c'est là que le pire est à craindre. En effet, tant que l'homme ne pense qu'à agir sur lui-même pour se transformer, cela reste dans le raisonnable. Mais quand l'homme prétend, au nom de Dieu, transformer le monde pour établir par lui-même l'ordre nouveau auquel il rêve, ordre nouveau qui met trop de temps à s'établir si on laisse Dieu faire, pense-t-il, on obtient alors les messianismes violents qui tuent. Soient des messianismes religieux, où certains se veulent plus Dieu que Dieu lui-même, comme le messianisme juif de Bar Kokba, vers 130 après J.C. qui a provoqué la diaspora du peuple juif par les romains, ou le messianisme islamique dont nous subissons actuellement la barbarie. Soit un messianisme athée, qui se veut Dieu à la place de Dieu, comme le marxisme-léninisme qui a provoqué la mort de 100 millions d'êtres humains dans l'ensemble des pays où il a sévi.

A l'opposé, le messianisme de Jésus est céleste et divin.

Le messianisme de Jésus est céleste parce qu'il ne relève pas de ce monde-ci, comme lui-même l'affirme à Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde ! ». Il ne relève ni de la politique, ni des forces armées, ni de la violence. La parabole des ivraies dans le champ nous le rappelle : il n'appartient pas aux hommes de séparer l'ivraie du bon grain dans ce monde-ci. Au contraire, Jésus nous recommande de laisser pousser ensemble les bons et les mauvais. Seuls les anges de Dieu, sur son ordre, sont habilités à effectuer le tri entre ivraie et bon grain, mais pas dans ce monde-ci, seulement à « l'achèvement du siècle », comme nous l'enseigne Jésus dans l'explication de cette parabole. Et Jésus refuse de faire tomber le feu du ciel sur les Samaritains qui ne l'ont pas accueilli, comme le souhaitaient ses apôtres Jacques et Jean (Lc 9, 51-56). Et à Pierre qui veut le défendre par l'épée, au Jardin des Oliviers, Jésus répond : « Tous ceux qui prennent le glaive, par le glaive périront. » (Mt 26, 52).

L'esprit de zèle que demande saint Jean Baptiste de la Salle à ses disciples ne doit jamais devenir cet esprit de zèle amer que dénonçait saint Benoît chez certains de ses moines

qui, remplis d'eux-mêmes par leur observance méticuleuse de la Règle, en venaient à détester leurs frères moins scrupuleux dans cette observance. Dans le zèle amer, il se trouvera toujours un plus pur qui estimera les autres moins purs et les détestera, voire même cherchera à les éliminer. Mais la vérité devant Dieu est que nous sommes tous pécheurs et la justice que certains voudraient revendiquer n'est jamais qu'un linge souillé aux yeux de Dieu, comme nous le rappelle le prophète Isaïe (Is 64, 5). C'est pourquoi Jésus nous demande de ne juger personne et nous invite à enlever la poutre qui est dans notre œil avant de vouloir s'occuper de la paille qui est dans l'œil de notre frère (Mt 7, 1-4).

Le messianisme de Jésus est céleste mais aussi il est divin. Il s'agit pour lui d'instaurer dès ici-bas le royaume de Dieu. Mais comprenons bien le sens de ce mot « royaume » pour éviter d'y projeter la conception que nous pouvons avoir des royaumes terrestres. Le royaume de Dieu n'est pas un territoire géographique. Il n'est pas une institution politique et économique, comme le revendique l'Islam. Il n'est pas l'exercice d'un pouvoir absolu s'imposant par contrainte. Le royaume de Dieu est une régulation des gestes humains, afin d'amener chaque homme à vivre d'une manière qui plaise à Dieu. Et si ce royaume est dit « de Dieu », ce n'est pas uniquement parce qu'il a un rapport avec Dieu. C'est le royaume de Dieu parce qu'il est la régulation des gestes humains opérée par Dieu lui-même dans le cœur de chaque être humain et lui permettant de régner en maître sur ce cœur. Ici, il ne s'agit plus des bonnes œuvres que l'homme pourrait accomplir de sa propre initiative, pour donner l'impression d'être devenu juste et bon. Il s'agit du travail opéré au plus intime de l'être humain par Dieu lui-même, pour autant que l'être humain laisse la grâce de Dieu agir en lui. Comme l'affirme la première lecture : « *Le Seigneur ton Dieu est en toi, c'est lui, le héros qui apporte le salut* ». Ici, il ne s'agit plus de l'arbre stérile qui s'accrocherait de bons fruits afin de paraître fécond. Il s'agit du jardinier qui greffe le rameau stérile sur un arbre fécond pour rendre fécond ce rameau stérile. Dans ce messianisme-là, c'est l'homme qui, grâce à sa transformation intérieure opérée par Dieu, transforme la société et non l'inverse. Dans ce messianisme-là, nous n'en sommes plus à poser la question des Juifs à Jean-Baptiste : « Que devons-nous faire ? ». Désormais, la seule vraie question est : « Comment puis-je laisser Dieu faire pour moi ? »

L'apôtre Paul, dans l'épître de ce jour, nous fournit la réponse à cette seule vraie question : « *En toute circonstance, priez et suppliez, tout en rendant grâce, pour faire connaître à Dieu vos demandes. Et la paix de Dieu, qui dépasse tout ce qu'on peut concevoir, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus* ». En effet, comme nous l'enseigne l'auteur des *Récits du Pèlerin russe*, « *c'est la prière qui est la source des œuvres et des vertus* »¹ ou encore, comme nous l'enseigne un Père du désert, Marc l'ermite : « *La prière porte le nom de vertu bien qu'elle soit la mère des vertus. Elle les engendre de son union avec le Christ... L'exercice des commandements est contenu tout entier dans la prière. Car il n'est rien qui dépasse l'amour de Dieu* »².

En ce temps de l'Avent où, non seulement nous nous préparons à célébrer la naissance de Jésus, mais surtout où nous devons raviver notre espérance du Retour du Christ qui instaurera un monde nouveau de justice et de paix, rendons fervente et continuelle notre prière afin que, par la transformation intérieure qu'elle opérera en chacun de nous, elle fasse advenir dès maintenant le royaume de Dieu. Faisons-nous violence, en ce temps de l'Avent, pour donner une plus grande importance aussi bien à la prière liturgique qu'à la prière privée,

¹ *Récits d'un Pèlerin russe*, La Baconnière-Seuil, 1974, p. 27.

² Marc l'ermite, *Petite Philocalie de la Prière du cœur*, Seuil, 1953, pp. 72, n° 33, 56, 89, 90.

aussi bien par le temps que nous y consacrerons que par l'intensité que nous lui donnerons. En effet, la seule violence qui nous est permise, à nous chrétiens, est la violence de la prière, répétée, persévérante, incessante, pour obtenir de Dieu notre conversion et celle du pécheur !

Tournons-nous aussi vers la Très Sainte Vierge, cette nouvelle Esther que Dieu a placée comme sauvegarde de son Eglise menacée, aujourd'hui comme jamais, par ses ennemis. A Lépante, le 7 octobre 1571, grâce à la prière du Rosaire, elle a repoussé l'invasion de l'empire ottoman. A Fatima, le 13 juillet 1917, elle a promis la conversion de la Russie qui s'est réalisée. Du 8 au 14 décembre 1947, elle apparaît à quatre fillettes dans l'église Saint-Gilles de l'Ile-Bouchard en Touraine, pour leur demander de prier pour la France au bord de la guerre civile. Dans la semaine, la crise se dénoue et la France retrouve la paix. Qu'aujourd'hui, elle nous délivre du messianisme islamique ! Avec Marie, notre Mère, constituons l'armée de Dieu en bombardant nos « Je vous salue Marie » pour notre conversion et pour la conversion de nos ennemis.

Enfin, pour terminer, permettez-moi de paraphraser ainsi cet avertissement de Jésus lui-même que nous rapporte saint Luc au chapitre 13 de son évangile :

« Pensez-vous que toutes ces victimes du messianisme islamique étaient de plus grands pécheurs que tous les autres pour avoir subi un tel sort ? Eh bien, je vous dis : pas du tout ! Mais si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même. »